

Après une première encyclique sur la charité, Benoît XVI nous en offre une seconde sur l'espérance. Le Pape théologien nous oriente d'emblée vers les vertus théologiques lesquelles, par distinction d'avec les vertus morales, ne visent pas directement notre agir humain mais situent notre rapport avec Dieu lui-même en qui nous croyons et espérons et que nous aimons. Les textes magistériels de Benoît XVI portent la marque de fabrique « Josef Ratzinger » : une foi à la recherche de l'intelligence du mystère, qui ne se dérobe pas à la confrontation avec les objections modernes, retenant, le cas échéant, la part d'intuition juste qu'elles recèlent mais aussi pointant avec acuité le vice du système. A ce débat, le Pape convoque les grandes figures de la pensée chrétienne, à commencer par son cher saint Augustin mais aussi Dostoïevski, de Lubac. La vie des saints illustre et étaye les principes de foi. Aucun acte du magistère, sauf le *Catéchisme de l'Eglise catholique*, n'est cité. Il est possible qu'un jour se pose la question du statut des encycliques de Benoît XVI, qui tiennent effectivement plus de la réflexion théologique que de l'enseignement formel. Mais l'Eglise, pour être magistérielle, a besoin d'être théologienne en amont car sa doctrine ne relève pas d'un impératif catégorique positiviste, fût-il divin, mais d'une harmonique entre la foi et la raison. Cette encyclique, où il s'agit en quelque sorte de donner « *raison (logos) de l'espérance qui [nous] habite* » (Pi 3, 15), comporte deux grandes parties : la première, plus doctrinale, après avoir interrogé la Parole de Dieu, repéré la déviation individualiste et dénoncé la contre façon séculière, aboutit à la véritable physionomie chrétienne de l'espérance. La seconde, davantage pastorale, tient dans une investigation des « *lieux d'apprentissage pratique et d'exercice* » de l'espérance : la prière, l'engagement et la souffrance, et la perspective du jugement.

Le retour en grâce de l'Épître aux Hébreux

On saluera d'abord, dans cette encyclique la « réhabilitation » de la fameuse Épître aux Hébreux. Le Pape observe sans malice que « *la lettre aux Hébreux comme telle n'était pas très sympathique* » à Luther (n. 7). Il faut en dire autant des théologiens catholiques conformistes, trop souvent à la remorque des protestants et perplexes face à la dimension sacerdotale et cultuelle de la lettre en question ! Outre les nombreux lieux de cette épître auxquels il se réfère, Benoît XVI fonde sa réflexion sur la définition de la foi que l'on trouve en He 11, 1 : « *La foi est la substance des réalités à espérer, la preuve des réalités qu'on ne voit pas* ». Le Pape analyse la compréhension de ce verset par Luther, reprise dans la version allemande de la traduction œcuménique du Nouveau Testament, avec l'approbation de la Conférence épiscopale, ce qui donne en français : « *La foi consiste à être ferme en ce que l'on espère, à être convaincu de ce que l'on ne voit pas* ». Benoît XVI démontre clairement que, par cette traduction erronée, l'on est passé du plan objectif : « substance », « preuve », au plan subjectif : « fermeté », « conviction ». C'est alors tout le statut de l'espérance qui change, laquelle, de présence initiale (*substantia / hypostasis*) des réalités espérées qu'elle était, est réduite à n'être plus que « *tension personnelle vers les biens qui doivent encore venir* » (n. 7). Qu'il est jubilatoire de constater que la définition de la foi en He 11, 1 retenue par Benoît XVI est exactement celle sur laquelle saint Thomas avait jeté son dévolu ! Le Docteur angélique explique qu'il faut entendre ici « substance » comme « *première ébauche d'une chose, surtout quand toute chose qui va suivre est contenue virtuellement dans son premier commencement* » (*Somme de théologie*, IIa-IIae, 4, 1). Or c'est précisément ainsi que la vie éternelle est contenue en germe dans la grâce reçue au baptême. On appréciera aussi que Benoît XVI renvoie à la forme traditionnelle du dialogue – lumineux dans sa concision –, prélude au rite du baptême : « *- Que demandez-vous à l'Eglise de Dieu ? - La foi. - Que vous procure la foi ? - La vie éternelle.* » A partir de He 10, 34 : « *vous avez accepté avec joie la spoliation de vos biens, sachant que vous étiez en possession de biens meilleurs (substantia)* ». Benoît XVI montre que les chrétiens peuvent ainsi renoncer à la « substance » qui assure la sécurité de leur vie pour une « nouvelle substance », soit une base que personne ne peut leur ôter et qui « *suscite la vie pour les autres* » (n. 8). Le Pape nous invite ainsi à nous engager pour les véritables valeurs : celles du Royaume.

L'espérance sécularisée

Mais cette espérance dans les biens du Royaume, fussent-ils déjà possédés de façon inchoative, ne nous démobilise-t-elle pas par rapport à nos responsabilités dans la société ? De plus, la compréhension d'un « salut privé » (« mon » salut) n'a-t-elle pas individualisé l'espérance jusqu'à nous faire « *traverser les batailles une rose à la main* », selon l'expression relevée par de Lubac, c'est-à-dire assurés de notre salut personnel et superbement étrangers au tragique du monde ? (n. 16) Ce niveau « *strictement privé et ultra-terrestre* », outre

qu'il ne consonne pas avec la véritable espérance chrétienne, laquelle est communautaire, n'a pas été sans provoquer une réaction : l'abandon du caractère eschatologique de l'espérance pour sa réalisation politique sur terre. Dans son dialogue avec la modernité, Benoît XVI analyse l'idéologie du progrès, selon Francis Bacon, où l'homme, moyennant la science, pourra s'auto-racheter. Les deux « concepts-clé » sont celui de « raison », réduite au pouvoir et au faire (cf. n. 23) - qu'on se souvienne ici de la conférence de Ratisbonne où Benoît XVI mettait en garde contre l'atrophie d'une raison fermée à la métaphysique et à transcendance -, et de « liberté », entendue au sens de l'affranchissement à l'égard de la nature. Dans ce processus de « *concrétisation politique* » de l'espérance, le Pape repère deux moments importants : - les Lumières, et Benoît XVI se concentre sur Kant pour lequel le Règne de Dieu advient quand « *la foi de l'Eglise est dépassée et remplacée par la foi religieuse* », c'est-à-dire « *par la simple foi rationnelle* » ; - le marxisme qui est l'achèvement de cette espérance sécularisée : « *Une fois que la vérité de l'au-delà se serait dissipée, il se serait agi désormais d'établir la vérité de l'en deçà. La critique du ciel se transforme en critique de la terre, la critique de la théologie en une critique de la politique* » (n. 20). Si Marx a décrit précisément la phase intermédiaire de la dictature du prolétariat, « *il ne nous a pas dit comment les choses auraient dû se dérouler après* ». Par son matérialisme, il pensait que, mécaniquement, « *une fois mise en place l'économie, tout aurait été mis en place* » (n. 21). Non seulement en pratique mais aussi structurellement, la dictature a été le dernier mot du communisme.

Une autocritique du christianisme moderne

Pour Benoît XVI – et il s'agit là d'un axe majeur de son pontificat –, « *une autocritique de l'ère moderne dans un dialogue avec le christianisme* » doit être corrélative à « *une autocritique du christianisme moderne* ». Aujourd'hui, où « *l'ambiguïté du progrès est rendue évidente* » (n. 22), l'enthousiasme à l'égard du progrès paraît assez pathétique. Que la croissance technique coïncide avec la décadence morale, voilà qui est mortifère pour notre civilisation. Du reste, fait remarquer finement le Pape, si le domaine matériel peut progresser par adjonction, à la mesure d'une plus grande maîtrise de la nature, il n'en va pas de même du domaine moral où il s'agit toujours de recommencer parce que chaque choix éthique est nouveau (cf. 24). Un aspect important de l'encyclique consiste à montrer les limites des structures : d'une part, leur meilleur fonctionnement dépend toujours de « *convictions capables de motiver les hommes en vue d'une libre adhésion à l'ordonnement communautaire* » ; d'autre part, un « *monde meilleur qui durerait toujours* » serait une imposture car il nierait la liberté qui « *doit toujours de nouveau être conquise pour le bien* ». Au fond, les structures sont relatives parce que « *l'homme ne peut jamais être racheté simplement de l'extérieur* » (n. 22). Voici ici esquissée la critique du christianisme moderne qui « *face au succès de la science dans la structuration progressive du monde, ne s'[est] en grande partie concentré que sur l'individu et son salut* » (n. 25). Mais la perspective d'« opérer son salut », de façon privative, « *restreint l'horizon* » de l'espérance car nous sommes responsables les uns des autres.

La prière, l'échec et la souffrance comme lieux d'apprentissage et d'exercice de l'espérance

La prière, par l'attente qu'elle suscite, creuse le désir et élargit le cœur de l'homme pour augmenter sa capacité de Dieu. Cette ouverture à Dieu l'est aussi aux autres puisque « *prier ne signifie pas sortir de l'histoire et se retirer dans l'espace privé de son propre bonheur* » (n. 33). On reconnaît en cette récusation d'une espérance individualiste le fil conducteur de *Spei salvi*. L'engagement est un autre lieu d'apprentissage de l'espérance. Ici, Benoît XVI montre la compatibilité de l'espérance théologique avec l'échec humain : « *Il est important de savoir ceci : je peux toujours encore espérer, même si apparemment pour ma vie ou pour le moment historique que je suis en train de vivre, je n'ai plus rien à espérer. Seule la grande espérance-certitude que, malgré les échecs, ma vie personnelle et l'histoire dans son ensemble sont gardées dans le pouvoir indestructible de l'Amour et qui, grâce à lui, ont pour lui un sens et une importance, seule une telle espérance peut dans ce cas donner encore le courage d'agir et de poursuivre* » (n. 35). Chrétien désabusé, médite au fond de toi ce que le Pape te dit et reprends courage ! De l'échec, Benoît XVI passe à la souffrance. Si nous pouvons et même devons chercher à limiter la souffrance, nous ne n'élimerons pas complètement car, d'une part, il nous est impossible de « *nous extraire de notre finitude* » et, d'autre part, nous sommes impuissants à abolir le mal de la faute (cf. n. 36). Dès lors, ce qu'on ne peut nier doit être assumé. La souffrance peut être transfigurée par l'espérance (n. 37). Benoît XVI énonce le « principe d'humanité » : « *La mesure de l'humanité se détermine essentiellement dans son rapport à la souffrance et à celui qui souffre* » (n. 38). Il en va là, sans doute, d'une critique radicale de la mentalité contemporaine (n. 39). Et le Pape, décidément sans complexe, de réhabiliter du même coup la spiritualité réparatrice de l'offrande, où il s'agit d'« *insérer dans la grande compassion du Christ [nos] petites*

peines], qui [entrent] ainsi d'une certaine façon dans le trésor de compassion dont le genre humain a besoin » (n. 40).

La foi dans le jugement final est avant tout espérance

Enfin, c'est notre regard « *en avant* » (n. 41), vers le Jugement dernier, qui fonde notre espérance. Benoît XVI dénonce la « *prétention* », qui est aussi une « *présomption* », de l'athéisme moraliste que « *l'humanité puisse et doive faire ce qu'aucun Dieu ne fait ni n'est en mesure de faire* » : « *un monde qui doit se créer lui-même sa justice est un monde sans espérance* » (n. 42). Qu'il nous apparaisse impossible que « *l'injustice de l'histoire soit le dernier mot* » est « *l'argument le plus fort en faveur de la foi dans la vie éternelle* » (n. 43). Si la perspective du Jugement nous met en face de notre responsabilité, elle suscite aussi « *cette crainte dont saint Hilaire dit que chacune de nos craintes a sa place dans l'amour* », car « *la grâce n'exclut pas la justice* » et « *ne change pas le tort en droit* » de telle sorte que les méchants siègeraient indistinctement avec les victimes au banquet éternel ! Le pape n'hésite pas à évoquer le statut de l'âme séparée du corps dans une condition intermédiaire entre la mort et la résurrection : le purgatoire (n. 44). S'il y a « *des personnes en qui tout est devenu mensonge, [...] qui ont vécu pour la haine et qui en elles-mêmes ont piétiné l'amour* », de telle sorte que, pour elles, c'est l'enfer irrémédiable et irrévocable, s'il en est d'autres « *dont le fait d'aller à Dieu conduit seulement à l'accomplissement de ce qu'elles sont désormais* » (le paradis), « *la plupart des hommes* » - la Pape reste prudent sur la question du nombre, en précisant : « *comme on peut le penser* » - devront être purifiés (cf nn. 45, 46). Benoît XVI adopte la position des théologiens pour lesquels le feu purificateur serait le Christ lui-même (n. 47). Il reprend aussi à son compte l'idée selon laquelle l'Eucharistie, la prière et l'aumône des vivants peuvent aider les défunts qui sont en cette condition intermédiaire. Car, une fois de plus, « *aucun homme n'est une monade fermée sur elle-même* » et « *notre espérance est toujours essentiellement espérance pour les autres* » (n. 48). Non, décidément, l'espérance n'est pas individualiste ! Je ne puis me sauver que si je m'enquiers de ce que je puis faire pour le salut des autres.

Christian Gouyau, *La Nef* 189 (janvier 2008)